

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 28 JUIN 1884.

No. 28.

Le Journal du Dimanche

Administration et Rédaction, 43 Rue St. Gabriel, Montreal.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et seront détruits. Nous rendrons compte de tout ouvrage dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

SOMMAIRE

Poésies : Le Saguenay, par W. Chapman—Une nuit d'été, par Rocaresco—Chronique, par Maul—La croix, l'épée et la charrie, par Charles Thibault—De l'influence de la St-Jean-Baptiste sur le sentiment de la parenté, par Hop—Causerie, par Touchatout—Une affaire d'honneur, par Zip—Menu canadien, par Victor—L'hygiène de la famille, les lits et leur hygiène, par Un Vieux Médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Notre fête nationale.—Courrier des théâtres, par Le monsieur au Monocte—Modes du jour, Péria—Feuilleton : Le secret de Roch (suite).

LE SAGUENAY

A ARTHUR BUIES.

Le grand lac sommeillait dans la forêt sauvage
Où l'Inconnu gardait sa sombre majesté,⁽¹⁾
Soudain il tressaillit de rivage en rivage,
Et sa voix fit frémir d'horreur l'immensité.

Les monts, qui lui faisaient une écharpe d'ombrage
Croulèrent éperdus dans son flot indompté ;
Le géant se roidit, et, superbe de rage,
Lança sa vague au fond d'un gouffre épouvanté.

Et le lac, en frayant un passage à ses ondes,
Créa le Saguenay, fleuve qui rit des sondes
Et roule des flots noirs sous des caps inclinés ;

Tout est calme aujourd'hui sur ces pics solitaires ;
Mais, en escaladant leurs sommets calcinés,
L'on craint toujours de voir s'entr'ouvrir des cra-
[tères.]

W. CHAPMAN

(1) Le Lac St. Jean

UNE NUIT D'ÉTÉ

Oh ! qu'elle est bienvenue et douce au pèlerin,
La nuit d'été, la nuit sans voiles,
Et son air sympathique, et son repos serein,
Aux molles clartés des étoiles.

C'est l'heure où le rêveur va faire sa moisson,
Ainsi que l'abeille à l'aurore,
Où, comme dans le ciel, l'âme, à son horizon
Sent des milliers d'astres éclore

Alors le pèlerin, courbé du poids du jour,
S'arrête, et relève la tête ;
Et des brises du soir aspire avec amour
Le souffle si cher au poète.

Alors tout ce qui brille et charme sous les cieux,
Merveille terrestre ou divine,
Dans toutes ses splendeurs, se dérobe à ses yeux,
Que de pleurs l'extase illumine.

La nature se vêt de sa divinité ;
Un génie invisible en un clin d'œil l'enchaîne ;
Et silence, prière, amour et volupté,
Tout chante.

Comme un orgue infini qui soupire tout bas,
Plongé dans une même et sainte idolâtrie,
Dans des langues qu'on sent et que l'on n'entend pas ;
Tout prie.

L'air embaumé plus pur et plus doux que le miel,
Etouffe des soupirs d'enivrement suprême,
Des soupirs qu'on prendrait pour des échos du ciel ;
Tout aime.

Du couchant où le soir baisse sa toile d'or,
Au levant, où du jour s'évanouit la trace,
Et le ciel, et la terre, et les vents et l'espace,
Tout dort.

Le fleuve dans son lit, la vague sur la grève,
L'arbre sur les côteaues, les oiseaux dans les bois,
L'insecte dans les champs, les hommes sous leurs toits
Tout rêve.

O Symbole éternel d'éternelle bonté !
O du grand Invisible éclatante figure,
Nourrice de l'humanité !
Qui donc te pare ainsi, merveilleuse nature ?
Qui donc ainsi te transfigure ?
Qui renouvelle ainsi ta vie et ta beauté ?

N'est-ce pas vous, ô Dieu ! n'est-ce pas vous, ô père
De la nuit et du jour ?
N'est-ce pas vous, soleil, tout voilé de mystère,
Qui venez visiter votre fille, la terre,
La terre, votre amour ?

ROCARESCO.

CHRONIQUE

Le mot Patrie est plus qu'une simple parole,
Plus qu'un drapeau qui flotte, et plus qu'un
[nom de lieu ;
C'est un principe saint dont le hardi symbole
Commence à la famille et va finir à Dieu.
LOUIS FRÉCHETTE.

Vive Dieu ! comme disaient nos ancêtres, c'est beau la poésie. Combien j'envie le sort de ces êtres privilégiés qui peuvent, en quelques lignes, en quelques mots, exprimer les pensées de tout un peuple, et soulever son enthousiasme ou sa colère du bout de leur porte-plume. Je l'ai dit, je suis une ignorante. Peu m'importe, à moi, que la forme soit parfaite ou non, je juge avec mon cœur et non avec ma grammaire.

Pour moi un vers est bon, lorsqu'il est beau et il est beau lorsqu'il m'émeut. L'homme qui a écrit les vers que j'ai cités, le poète qui a su donner une forme aussi belle, aussi élevée aux

sentiments qui nous animent tous, est, on ne peut le nier, un grand cœur et un grand patriote, n'en déplaise aux critiques méchants mais impuissants.

La Patrie ! c'est sa fête ; c'est elle que nous venons d'acclamer ; c'est, il faut le dire, sans ambage, le triomphe de notre race que nous allons célébrer.

Ah ! messieurs les membres du comité du cinquantenaire, vous avez bien mérité de la patrie ; vous n'avez rien épargné, ni peines, ni travaux, ni fatigues, ni dépenses, pour affirmer notre puissance et pour prouver que nous étions encore français quoique vivant loyalement sous le drapeau anglais.

Pourtant, vous avez quelque peu manqué de galanterie ; vous avez, dans votre programme, oublié complètement la femme, cette Canadienne dont le rôle pourtant n'a pas été sans influence sur les destinées du pays.

C'est la Canadienne, messieurs, ne vous en déplaise, qui a fait notre pays grand et peuplé. C'est elle qui a maintenu parmi nous, l'esprit de famille, l'amour du pays, et c'est elle, par dessus tout, qui a conservé, sur ce sol américain envahi par les Anglais et les Allemands, la langue et les coutumes françaises. On est toujours du pays de sa mère, et voilà pourquoi nous n'avons pas été anéantis par les Saxons.

Elle est longue et douloureuse cette histoire de la femme canadienne. Au début, alors que les colons étaient des héros, la femme souffrit plus que l'homme ; elle fut en lutte aux privations et aux souffrances les plus terribles, et elle supporta tout sans se plaindre.

Les colons coûtaient cher à envoyer ; le roi Louis XIV qui tenait à son argent et à sa colonie cherchait un moyen de peupler le Canada tout en dépensant le moins possible. Comme il ne manquait pas d'esprit, il trouva facilement : c'était de prier messieurs les colons de faire un petit effort et d'augmenter leur famille autant que cela pourrait se faire. Des édits furent rédigés à cet effet, offrant tant de louis par tête d'enfant au dessus d'un certain nombre qui n'avait rien à démêler avec la prime. La Canadienne est patriote et les édits du Grand-Roi furent respectés et obéis. Alors commença ce travail gigantesque qui a étonné et étonne encore le monde. Les Canadiens augmentèrent dans des proportions qui effrayèrent les théoriciens acceptées pour les autres peuples. Tout cela à cause de Louis XIV. La conquête arriva, mais le pli était pris et les édits de sa majesté restèrent toujours en vigueur.

Que de souffrances, que de larmes, que de dévouement cette force numérique n'a-t-elle pas coûtés à nos aïeules. Nos pères qui les ont vues à l'œuvre ne les oublièrent pas ; je n'en veux pour preuve que le toast porté par un patriote au banquet de la Saint-Jean-Baptiste de 1835.

"A Josephite, femme de Jean-Baptiste ; son empire est celui de la tendresse et de la vertu. Elle mérite la confiance de l'époux, qui ne fait jamais d'affaires sans prendre son avis."

Les gens de 35 étaient des gens sensés, vous

en conviendrez. C'est que la Canadienne est une maîtresse-femme qui n'a jamais marchandé son concours lorsqu'il s'est agi de la bonne cause. On le savait. Aussi une des bannières des rebelles, comme on appelait les patriotes d'il y a cinquante ans, portait-elle " *Honneur aux Dames Canadiennes patriotes*."

Mais nous aurions tort de nous plaindre, lorsque nous voyons qu'on a oublié les martyrs de 37 et de 38. Nos libertés sont sorties de l'émeute, comme l'émeute est sortie de la Saint Jean Baptiste. Lorsque Duvernay fonda cette société il railla l'Angleterre d'une façon encore plus sanglante que ne le firent le fifre et le tambour qui jouèrent *Yankee doodle*, le soir d'une victoire américaine. Douze hommes payèrent de leur sang la liberté de tout un peuple et dans ce peuple il n'y a peut-être pas douze citoyens qui se souviennent de leurs noms. Pauvres martyrs ! j'aurais voulu, au milieu de toutes ces bannières, de tous ces oriflammes, de tous ces drapeaux, voir vos noms simplement écrits sur des guidons. J'aurais voulu voir tout ce public enthousiasmé, se découvrir pieusement, en silence, devant ce glorieux souvenir. Mais rien ! Pas un mot ! Les morts passent vite !

Qu'on ne vienne pas nous dire que votre glorification eût déplu à nos gouvernants ! Ils sont, il faut le reconnaître, au-dessus de ces petites choses. Au surplus, tout dans la procession proteste contre cette idée, depuis Louis IX qui a brossé les Anglais à Taillebourg jusqu'à Lévis qui les a battus à Sainte-Foye. Vous avez été oubliés.

J'espère qu'on ne vous oubliera pas dans le monument national qui sera une preuve matérielle des succès de notre race. J'espère que ce monument sera le témoin de nos progrès futurs ; qu'on y entendra non pas des orateurs politiques, mais des hommes de bien qui viendront là pour instruire le peuple et pour le rendre meilleur. Je n'aime pas cette devise *Rallions-nous* ; qui ne signifie pas grand chose et qui ressemble beaucoup à *Raillons-nous*. Les devises ne manquent pas, on n'a que l'embaras du choix. Puissez, messieurs du comité, dans les archives de la Société, et vous en trouverez d'excellentes. Je ne vous parlerai pas de celle qui fut arborée à Saint-Ours : " Nos enfants et nos autres manufactures domestiques." Mais que dites-vous de celle-là qui date de la même époque, de 37, qui n'est pas littéraire c'est possible, mais qui peint d'une manière énergique le peuple canadien et le but qu'il a cherché et qu'il a atteint : " *D'abord qu'on a le droit on marche en avant !*"

Faites comme bon vous semblera, messieurs, mais en dépit de mes critiques croyez bien que je vous remercie de tout mon cœur, de ce que vous avez fait pour célébrer le cinquante-naire de la Saint-Jean-Baptiste, et qu'en vous voyant passer je ne vous en ai pas moins chaleureusement applaudis.

MAUD.

P. S.—Touchatout, vous comprenez qu'en présence d'une telle solennité, je ne puis décemment m'occuper de vous et de vos petites affections. Un mot, un seul, Pépia s'est moquée de vous, et ce n'est pas moi que vous avez vue. Prenez garde, vous êtes à un moment dangereux, soignez-vous ; par cette chaleur excessive il n'est pas bon de porter en soi un sentiment aussi violent. Croyez-moi, vous n'aurez aucune chance de réussite, je vous l'ai dit, Armand m'a guérie du mariage, je le regrette, parce que... enfin... peu vous importe.

M.

LA CROIX, L'ÉPÉE ET LA CHARRUE.

Voilà les trois symboles du peuple canadien. La *croix* est le signe du salut ; l'*épée*, celui du pouvoir ; la *charrue*, celui du travail du sol.

Ces trois symboles représentent trois nécessités : 1^o celle de se sauver, 2^o de se protéger, 3^o de se sustenter.

C'est donc une *trinité* de moyens qui se résume en une *unité* de salut.

Tous ces instruments sont construits sur le même modèle :

La *croix* étend ses bras dans l'air, au-dessus de l'homme, pour lui indiquer le ciel ;

L'*épée*, faite en croix, se place au côté de l'homme pour le protéger ;

Le *soc* de la *charrue*, aussi façonné en croix, déchire la terre sous les pas de l'homme pour lui assurer son existence.

Ces trois symboles correspondent aux trois vertus célestes de *Foi*, d'*Espérance* et de *Charité*.

Toute la religion est là.

Par la *croix*, l'on s'élève au ciel ; par l'*épée*, l'on défend sa vie ; par la *charrue*, l'on assure son bien-être.

Le sang du *Juste*, en coulant sur la *croix*, a sauvé le monde ;

Le sang justement répandu sauve un peuple :

La rosée, descendue sur le sillon du laboureur, fertilise le sol.

Ainsi la *croix* est l'instrument type ; l'*épée* et la *charrue* en sont de vrais modèles.

Dieu qui aime le peuple canadien-français à cause de sa *foi*, de sa loyauté et de son *amour du sol* lui a assuré le salut par la *croix*, la protection par l'*épée* et l'abondance par la *charrue*.

Où notre origine a été protégée par la *croix* ; notre passé, par l'*épée* ; que la *charrue* assure notre avenir.

Soyons donc, Français de ce pays ou frères de l'exil, ce que nos pères ont été : *apôtres, soldats et laboureurs*.

Voilà les conditions essentielles de notre avenir et de notre prospérité sur la terre d'Amérique.

CHS. THIBAUT.

DE L'INFLUENCE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE SUR LE SENTIMENT DE LA PARENTÉ

Mon cher directeur.

C'est vrai que je vous avais promis un article sur un sujet sérieux quelconque, mais pour la première fois de ma vie, je me vois dans la pénible nécessité de manquer à ma parole.

Croyez bien qu'il m'en coûte, de rayer ainsi d'un trait de plume tout un passé honorable, et de venir faire publiquement l'aveu de ma fourberie.

Mais que voulez-vous ? C'est plus fort que moi. J'ai le cœur à rire, et on m'inoculerait le virus rabrique découvert par le savant Pasteur que je n'en serais pas moins gai.

Vous allez peut-être vous demander si c'est la chaleur qui produit sur moi cet excès de gaieté.

Non.

Ce qui me remplit ainsi le cœur d'une joie folle, ce sont les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste.

Il ne s'agit ni de cavalcade, ni de procession, ni de messe en pleine air.

Je n'ai pas même le suprême espoir de pouvoir louer une fenêtre dans un faubourg quelconque pour y voir défiler des heures durant, tout le passé et le présent de notre race, et de me consoler ainsi, par anticipation, des déboires qui nous attendent, en songeant aux noires misères qu'ont endurées nos pères.

Non, encore une fois, il ne s'agit pas de cela, et cependant mon cœur déborde. Je suis le plus heureux des hommes, parce que j'ai revu pendant cette semaine bénie, tous mes parents de la campagne.

Où glorieux Saint-Jean-Baptiste, c'est à toi que je le dois. Illustre patron de mon pays, jamais je ne l'oublierai !

Et je te jure qu'au prochain cinquante-naire, je prendrai mieux mes précautions.

Pour le moment je suis un peu à l'étroit, mais qu'est cela, auprès du bonheur de prêter son lit à une belle-mère et d'aller faire voir le feu d'artifice à trois tantes.

Il y a bien des oncles qui encombrant un peu, mais leurs bébés font tant de tapage que je me console en m'imaginant que les miens sont des anges.

Où, je le répète, sans cette lumineuse idée de Monsieur Denis Duvernay, qui n'en est pas à sa première, mon bonheur ne serait pas complet. Je n'aurais probablement jamais su qu'à vingt lieues d'ici je possède un cousin qui s'appelle Paul et un autre qui répond au doux nom d'Arthur. Et quels cœurs d'or que ces cousins.

Je ne les avais jamais vus, mais à force de caresses, ils semblent vouloir me faire oublier l'indifférence prolongée dans laquelle ils m'ont laissé.

Ils ont bien réussi ; jamais ils ne sortiront de ma mémoire. Leurs noms sont là (ici je mets la main sur mon cœur), gravés en lettres ineffaçables.

Et les parents de ma femme donc ! En voilà encore de bonnes et braves gens.

Avant aujourd'hui, je ne m'étais jamais fait une juste idée du trésor que j'avais épousé. Comme elle en a de ces tendres parents, et comme elle a su s'en faire aimer, tout d'un coup, sans effort ; c'est à me rendre jaloux.

Les cousins, surtout, sont beaux à voir. Il y en a des jeunes et des mûrs, mais dans tous ces cœurs bien nés, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ils paraissent tous animés d'une égale ardeur et pour me plaire, sans doute, c'est à qui se montrera le plus galant envers ma femme.

Ils me témoignent une telle confiance, qu'ils étaient prêts à me laisser partir seul avec les enfants pour aller voir le carroussel, pendant qu'ils resteraient au salon, à tenir compagnie à Madame.

C'était vraiment trop de bonté, et vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai pas voulu abuser à ce point de leurs dispositions. Il se peut cependant que je me sois trompé ; ils étaient peut-être sincères. Ce que je prenais pour un excès de politesse, était peut-être offert de bon cœur, car au retour les embrassades recommencèrent avec cette chère cousine qu'ils n'avaient pas vue depuis si longtemps.

C'est à tel point que je me demande encore si je n'ai pas été un peu égoïste lorsque, la nuit venue, j'ai proposé à ma femme de la conduire chez notre voisine, car j'ai déjà dit qu'en ce moment nous sommes un peu à l'étroit.

Cette voisine est une malheureuse déshéritée presque sans parents et réduite à vivre seule avec son mari et ses enfants. Heureusement que c'est un bon caractère de femme : elle nous pardonne notre bonheur, et je ne l'ai pas encore entendue faire une seule remarque qui respirât la moindre jalousie à notre égard.

Et le grand Chose qui disait que sa cousine avait épousé un propre à rien, comme il me pardonne en l'honneur de la cavalcade ! Il m'embrasse toute la journée ; il fume mes cigares, il boit mon vin, il accepte tout, tout... il ne peut plus rien me refuser.

Vraiment c'est trop de bonheur à la fois.

Comme je redoute les émotions trop fortes, je me surprends par instant, à désirer que cela ne dure pas toujours.

Je vous le dis sincèrement Monsieur Beullac hâtez-vous de mourir pour que je propose qu'on vous élève une statue.

Vous voyez par vous-même, mon cher Directeur, qu'il m'était tout à fait impossible cette semaine d'aborder un sujet sérieux; il est bon que l'homme se délasse de temps à autre, et moi j'ai choisi cette occasion pour me reposer.

Adieu! je cours à l'arrivée du train pour voir s'il ne me vient pas d'autres parents.

Bien à vous

HOP.

Nous rappelons à nos lecteurs que le prix de l'abonnement au JOURNAL DU DIMANCHE est de DEUX piastres par an, invariablement payable d'avance. Ceux d'entre eux qui nous renverront le bon de 25 c. qu'ils trouveront encarté dans notre NUMÉRO ILLUSTRÉ de la St. Jean-Baptiste n'auront qu'à payer \$1.75 pour un abonnement d'un an au lieu de \$2.

CAUSERIE

Je viens de recevoir une lettre de Paris et ne puis résister au désir de la publier; il paraît que les Canadiens commencent à faire du bruit dans le monde.

Paris, 8 juin 1884.

Mon cher ami,

Décidément, vous allez bien vous autres, Parisiens de l'Amérique, et vous semblez faire votre petit bonhomme de chemin fort gentiment. Continuez d'épater le public: qui fait bien peut faire mieux. Actuellement, ici, on ne parle que de vous; on nous donne des conférences, où personne ne baille, sur votre beau pays, sur votre grand fleuve et ses non moins grands bateaux à vapeur, et aussi sur vos aimables personnes. Nous avons l'honneur de posséder en nos murs une colonie canadienne fort réussie et que nous choyons de notre mieux, à commencer par votre représentant M. H. Fabre, un charmant homme fort lettré et qui travaille comme trois de nos ambassadeurs, ce qui n'est pas peu dire. De plus nous recevons la visite de nombre de vos compatriotes, les uns ne font que traverser Paris en route pour Lourdes, Rome ou la Terre-Sainte et se permettent de critiquer — en passant — le langage de nos épiciers, et ils ont bien raison, loi d'homme qui a horreur du poivre; les autres, vos pachas à vous, prennent goût à l'asphalte de nos boulevards et séjournent deux ou trois mois parmi nous. Huit jours après leur arrivée, ce sont de vrais Parisiens — sans notre déplorable accent: on les voit aux premières représentations de nos théâtres à la mode, aux courses, au Bois de Boulogne, partout enfin où le *tout Paris* se montre.

Vous dirai-je aussi que vous nous envoyez des étoiles? depuis six mois on peut compter, si je ne trompe, deux ou trois cantatrices canadiennes qui ont débuté ici et fait fureur. Bravo! la patrie d'Albani semble être une pépinière de jolies voix, et certains de mes amis qui ont visité Québec et Montréal assurent que c'est aussi une pépinière de jolies femmes. Tout est pour le mieux... pour vous, veinards que vous

êtes! Nous avons aussi à Paris un journal canadien le *Paris-Canada*, qui fait fureur, ce qui ne vous étonnera pas, car on dit que la presse, chez vous, est une vraie corne d'abondance, ce qui prouve assurément que vos journaux sont fort bien rédigés. Enfin, pour tout dire en un mot, apprenez que vous êtes à la hausse en France, grâce surtout au général de Charette qui se tue à faire votre éloge et est fort écouté. Si vous avez besoin d'argent, c'est le moment de lancer un petit emprunt sur notre marché, la bourgeoisie vous aime et le prendra bien au-dessus du pair, cela vaudra mieux pour elle que de placer ses fonds dans les actions des Harems Turcs ou les obligations des Mines d'or Irlandaises.

Pour moi, j'ai eu la bonne fortune de lier connaissance avec un de vos jeunes compatriotes, garçon fort instruit et profond observateur, et je connais maintenant mon Canada sur le bout du doigt. Quelle magnifique histoire est la vôtre et comme vous avez bien le droit d'être fiers de tout ce que vous avez fait! Au début, une poignée d'hommes, vous êtes maintenant un peuple et votre passé est aussi beau que votre avenir est grand. Que ne peut-on pas attendre des dignes fils des vainqueurs de Carillon et de Châteauguay? Vous avez su résister à toutes les oppressions et êtes sortis vainqueurs de toutes les luttes. Vous avez montré par votre exemple ce que peut le sage patriotisme luttant pour le droit et la liberté.

Avec quelle émotion j'écoute les récits de mon jeune ami quand il me parle de vos héros: Champlain, Montcalm, Lévis, Frontenac, Ibergville, Villiers, Dollard, de Salaberry et autres. J'ai appris à vénérer la mémoire de ces patriotes de 1837 qui ont payé de leur vie les libertés dont vous jouissez actuellement. Les braves gens! vous ne les oubliez pas dans vos fêtes nationales, n'est-ce pas? leurs noms brillent en lettres d'or sur les écussons et sont dans toutes les bouches. Eux qui furent au danger, mettez-les toujours à l'honneur: leur dévouement a été sublime, c'est le plus noble exemple de patriotisme que vous puissiez citer à vos enfants.

Vous avez su rester unis devant l'étranger, c'est ce qui a fait votre force; vous avez droit à notre admiration pour le beau résultat obtenu. Continuez à serrer les rangs, l'ennemi est toujours là qui vous guette prêt à faire une trouée à la moindre faiblesse de votre part. Mais vous êtes bien enrégimentés et bien disciplinés, et chez des gens comme vous il n'y a pas de défaillances à craindre. Oui, vous resterez toujours bien unis; n'avez-vous pas d'ailleurs, pour vous aider à persévérer dans vos patriotiques résolutions cette merveilleuse Association Saint-Jean-Baptiste qui vaut toutes les franc-maçonneries du monde? Je me suis laissé expliquer le but de cette Association qui est surtout de réunir entre eux tous les Canadiens et de promouvoir leurs intérêts nationaux et je comprends maintenant pourquoi vous célébrez aussi dignement la Saint-Jean-Baptiste qui est la fête de votre patriotisme.

Ma lettre vous parviendra, mon cher ami, bien peu de jours avant le 24 juin et je sais que cette année les Canadiens vont se distinguer à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Association. Vos journaux, que je lis assidûment, me donnent force détails sur les préparatifs que l'on fait à Montréal pour célébrer dignement ce grand jour, et je suis certain que la cérémonie sera vraiment merveilleuse. Encore un triomphe pour les Canadiens, et comme ils auront plaisir, ce jour-là, à se reporter par la pensée cinquante ans en arrière et à constater les progrès accomplis grâce à leur énergie! Je voudrais être avec vous tous et

jouir de votre joie; mais, ne le pouvant pas, je me joindrai à ceux de vos compatriotes qui habitent Paris et qui se proposent, eux aussi, de célébrer dignement votre fête nationale. Je vous assure que ce jour-là on parlera ici du Canada.

Vos rues seront gaiment décorées, et comme le drapeau tricolore flottera partout, la France va être, on peut dire, de votre fête; certes, ce sera pour elle une grande joie et un grand honneur. Une grande joie, de voir que ses enfants qu'elle aime sont si dignes de son amour; un grand honneur, parce que son drapeau que vous déployez avec tant de vénération est maintenant, dans cette Amérique du Nord, le drapeau d'une race forte et vigoureuse que les jaloux respectent et que les étrangers admirent.

.....
Pour copie conforme.

TOUCHATOUT.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR.

Par une belle soirée d'automne, en 1842, sept personnes, moi compris, étaient à causer avec beaucoup de gaieté devant la maison de campagne du *senor Arguellas*, située à un mille environ de Santiago de Cuba, dans la partie orientale de l'île, et autrefois sa capitale. quand survint un incident qui fit sur notre bruyante gaieté absolument l'effet d'une bombe qui eût éclaté soudain. Mais d'abord disons quelques mots de ces sept personnes, et de la circonstance qui les avait ainsi réunies. Il se trouvait là trois marchands américains, gens du sud et habiles commerçants, ayant beaucoup de relations d'affaires avec les Antilles, et se proposant de faire voile le lendemain, avec la permission du temps (selon la phrase d'usage) pour Morant Bay (Jamaïque), sur le navire le *Neptune*, capitaine Starkey; un lieutenant d'artillerie de l'armée d'Espagne, neveu de notre hôte; un M. Dupont, jeune et riche créole, né de parents français et espagnols, et réputé le prétendu de *dona Antonia*, fille et unique héritière du *senor Arguellas*, charmante beauté de dix-huit ans, âge un peu mûr dans ce climat précoce; puis le capitaine Starkey du *Neptune*, Anglais d'environ trente ans, et d'un extérieur fort distingué; enfin le septième, c'était moi-même en ce temps-là un tout jeune homme à peine rétabli d'une maladie grave qui, un an auparavant, m'avait obligé de passer de la Jamaïque au climat tempéré et plus égal de Cuba, bien qu'il n'y ait qu'une distance de cinq degrés entre les deux îles. J'étais aussi un des passagers du capitaine Starkey, ainsi que le *senor Arguellas*, qui avait des affaires à terminer à Kingston, et devait emmener avec lui la *senora Antonia*, le jeune lieutenant et M. Dupont. Le *Neptune* avait apporté à Cuba une cargaison mêlée en coutellerie, toile de coton etc., et il s'en retournait avec une demi-charge d'articles divers. Dans le nombre et appartenant aux marchands américains, était une quantité de barils de poudre qui avaient été invendables à Cuba, et pour lesquels on espérait trouver une meilleure chance à la Jamaïque. Il y avait d'excellentes cabines à bord du *Neptune*, et comme le temps était beau, et qu'on espérait un passage aussi court qu'agréable, nous étions tous, comme je l'ai dit, de l'humeur la plus gaie, savourant les meilleurs cigares de la Havana, causant politique sur Cuba, l'Amérique et l'Europe, et discutant vivement les qualités des vins de France et d'Espagne. La soirée était d'un éclat et d'une sérénité admirables. La brise soufflait doucement et nous apportait, avec la fraîcheur naissante de

la nuit, les parfums embaumés des vallées qui s'étendaient au loin. Presque tous nous avions bu largement, peut-être même un peu trop. On ne commença à parler français, langue que chacun entendait passablement, qu'après le départ de la senora Arguellas et de sa fille. Le senor Arguellas, j'aurais dû le dire, était encore retenu à la ville par quelques affaires à terminer avant de s'embarquer pour la Jamaïque.

« Ne vous en allez pas, je vous prie, que je vous aie vu, dit la senora Arguellas en se levant de son siège et en s'adressant au capitaine Starkey. Quand vous serez de loisir, veuillez sonner, et un domestique viendra m'avertir. Je désire causer avec vous sur les arrangements de notre cabine. »

Le capitaine s'inclina. Jamais, à ce qu'il me sembla, Antonia n'avait souri d'une manière plus gracieuse, et ces dames nous quittèrent. Je ne me rappelle pas au juste la cause ou la circonstance du changement; mais, quelques minutes après, chacun sentit que la conversation prenait un tour désagréable. Je pensai que M. Dupont avait bien pu ne pas aimer l'expression gracieuse d'Antonia quand elle salua le capitaine; mais l'aigreur qui éclata plus tard ne parut pas venir de cette cause. Le capitaine du Neptune était convenu de transporter plusieurs familles de couleur libre à la Jamaïque, où les travailleurs réputés habiles pour la culture de la canne à sucre avaient été engagés à un salaire plus élevé qu'ils n'auraient pu l'avoir à Cuba.

Les américains avaient déjà blâmé cet arrangement, mais alors leur désapprobation s'exhala en traits de raillerie sur les principes noirs du capitaine, comme ils appelaient la justification très modérée de sa conduite. Cela pourtant aurait passé sans amener de scène fâcheuse, si le capitaine ne se fût pas avisé très imprudemment de dire qu'il avait servi autrefois comme enseigne sur l'escadre anglaise chargée d'empêcher la traite. Je compris aux expressions confuses de M. Dupont, que ses intérêts avaient souffert de la surveillance de cette escadre. Ce fut alors un conflit de paroles passionnées. D'un côté, on attaquait avec un mépris amer les motifs des Anglais pour leur intervention dans la traite, et de l'autre on y répondait avec autant de vivacité que d'humeur. Bref, au milieu de cette dispute, où tous les deux échauffés par le vin, ils savaient à peine ce qu'ils disaient ou faisaient, M. Dupont appliqua à la reine d'Angleterre une épithète inconvenante, et le capitaine lui jeta à la figure un verre de vin. Tous deux se levèrent en même temps, ayant en apparence recouvré leur sang-froid par suite de ce fâcheux incident. Le capitaine fut le premier à prendre la parole :

« Je vous demande pardon, monsieur Dupont, dit-il avec un certain embarras; j'ai tort, très grand tort d'avoir agi ainsi, bien que je ne sois pas sans excuse. »

— Pardon!... mille tonnerres!... s'écria son adversaire en tressaillant et en s'essuyant le front avec son mouchoir, pardon! oui; une balle à travers la tête vous donnera le pardon!

Et de fait, d'après les idées dominant dans la société de Cuba, un duel était le seul dénouement possible. Le lieutenant Arguellas entra précipitamment dans la maison et en rapporta une boîte de pistolets.

« Rendons-nous, dit-il vivement à voix basse, dans le bois voisin. » Il prit le bras de Dupont et tous deux firent un pas pour partir.

A ce moment M. Desmond le plus âgé des Américains, s'avança vers le capitaine qui avait recouvré son calme et se tenait, les bras croisés, debout près de la table.

« Mon cher monsieur, dit-il, je ne suis pas

tout à fait étranger à ces sortes d'affaires, et si je puis vous être utile, je...

— Merci, monsieur Desmond, répliqua le capitaine; je n'ai pas besoin de vos services. Lieutenant Arguellas, vous pouvez rester. Je ne suis pas un duelliste, et je ne me battrais pas avec M. Dupont.

— Que dit-il? s'écria le lieutenant en promenant autour de lui des yeux égarés; ne pas se battre!

Je vis alors que le sang anglo-saxon, à cette preuve apparente de lâcheté dans un homme de notre race, bouillait vivement dans les veines des américains.

« Ne pas se battre capitaine Starkey! dit M. Desmond d'un air grave et pénétré, après un moment de silence; vous dont le nom est inscrit dans la marine royale d'Angleterre!... »

Vous plaisantez, sans doute?

— Je parle très sérieusement. Par principe, je suis opposé au duel.

— Un lâche par principe! s'écria Dupont avec un sourire d'ironie et de fureur.

Et en même temps il menaçait l'Anglais de son poing fermé.

Cette épithète flétrissante produisit l'effet d'une morsure de serpent. Les yeux noirs du capitaine étincelèrent; il fit un pas vers Dupont; mais soudain, maître de lui-même :

« Allons, dit-il, supportons cela. J'ai eu tort d'user envers vous de violence, bien que votre impertinence méritât certainement une leçon. Pourtant je vous répète que je ne me battrais pas avec vous. »

— Mais il faut que vous donniez satisfaction à mon ami, s'écria le lieutenant Arguellas qui était aussi animé que Dupont, ou autrement je vous jure que je vous dénoncerai partout comme un lâche, non seulement dans cet île, mais à la Jamaïque. »

A cette menace, et pour toute réponse, le capitaine Starkey sonna froidement et dit à un esclave d'informer la senora Arguellas qu'il était sur le point de sortir et qu'il était à ses ordres.

« Ce brave Anglais va s'abriter sous les jupons de votre tante, Alphonse! s'écria Dupont avec une insultante ironie. »

— Je doute presque que M. Starkey soit un Anglais s'écria M. Desmond, qui aussi bien que ses deux amis, commençait à être très animé; mais à tout événement, comme mon père et ma mère sont nés et ont vécu en Angleterre, si vous voulez insinuer que..... »

La senora Arguellas s'avancait en ce moment, et l'Américain réprima avec peine son courroux. Cette dame parut tout étonnée de l'étrange physionomie de ceux qu'elle avait quittés si récemment. Cependant, à la prière du capitaine, elle entra dans la maison et laissa à eux-mêmes les autres visiteurs.

Dix minutes après, nous apprimes que le capitaine Starkey avait quitté la maison, après avoir déclaré à la senora Arguellas que le Neptune partirait le lendemain à neuf heures précises du matin. A cette nouvelle, les paroles de fureur et de mépris éclatèrent de nouveau, et un moment un duel parût inévitable entre le lieutenant Arguellas et M. Desmond, qui voulait à toute force casser la tête à quelqu'un pour soutenir l'honneur du nom anglais.

Toutefois, cela n'eut pas de suite, et la société se sépara en désordre et pleine de colère.

Le lendemain, à l'heure indiquée, nous étions tous à bord. Le capitaine nous reçut avec une froide politesse, et je remarquai que les airs de mépris de la part de Dupont et du lieutenant ne paraissaient en rien le troubler ou l'affecter. Les regards détournés et l'air de dédain de dona Antonia, quand elle passa avec la senora Arguel-

las pour se rendre à sa cabine, le soin qu'elle eut de serrer sa mantille autour d'elle comme si elle eût craint, du moins je le pensai, peut-être à tort, d'être souillée par le contact d'un poltron, lui firent une vive impression; mais sa physionomie ne tarda pas à redevenir aussi froide et aussi sérieuse qu'auparavant.

Cependant on découvrit bientôt qu'il y avait une limite à cette patience. Dupont, s'étant approché de lui et le regardant en face, murmura de manière à être entendu de plusieurs matelots :

« Lâche!... »

Il se détourna ensuite pour s'éloigner; mais il fut retenu par une main de fer :

« Ecoutez, monsieur, dit le capitaine, personnellement, je dédaigne tout ce que vous pouvez dire; mais je suis capitaine et roi sur ce navire, et je ne permettrai à personne de m'insulter devant l'équipage et d'affaiblir mon autorité. Essayez seulement de recommencer et je vous fais mettre à fond de cale, peut-être dans les fers, jusqu'à mon arrivée à la Jamaïque. »

Il repoussa alors son auditeur ébahi, et vint sur l'avant. Tous les passagers, blancs et gens de couleur, étaient à bord; l'ancre fut levée; les voiles s'enflèrent, et quelques instants après le navire sillonnait les flots.

Peu d'heures suffirent pour montrer que si le capitaine manquait de courage pour un duel, ce n'en était pas moins un marin consommé, et que l'équipage, composé d'une douzaine de gaillards résolus, était parfaitement commandé.

Le service du navire se faisait avec autant de régularité et de calme qu'à bord d'un vaisseau de guerre, et tout le monde, ouvertement ou en secret, reconnut qu'en cas de tempête ou de danger on pouvait s'en reposer avec une confiance entière sur l'expérience et la fermeté du capitaine Starkey. Le temps heureusement continua au beau; mais le vent était léger et variable, en sorte que plusieurs jours après avoir vu les montagnes bleues de la Jamaïque, la distance n'avait pas sensiblement diminué. Enfin, une forte brise soufla quelque temps du nord-ouest, et nous approchâmes peu à peu du Point-Morant. Nous doublâmes ce cap et entrâmes dans la baie vers deux heures du matin. On pouvait regarder le voyage comme étant à son terme et ce fut un sujet de vive satisfaction pour les passagers de cabine bien au delà du plaisir de débarquer et d'échapper, à l'ennui de la vie de bord. Il y avait dans le maintien de tous une contrainte extrêmement désagréable. Le capitaine présidait à la table avec une politesse glaciale; la conversation, si on peut lui donner ce nom, se passait en monosyllabes; tout le monde était donc enchanté que ce fût le dernier dîner à bord du Neptune.

Quand nous doublâmes Point-Morant tous les passagers étaient au lit; excepté moi et le capitaine Starkey qui descendit à sa chambre, et j'appris qu'il était très occupé de l'examen de ses papiers. Pour moi, j'étais trop agité pour songer à dormir, et je continuai à me promener sur le pont avec Hawkins, le premier lieutenant dont c'était le quart, observant avec avidité les lumières sur le rivage bien connu, que j'avais laissé un anneau auparavant avec un bien faible espoir de jamais le revoir. Comme je regardais du côté de la terre, une vive lueur, pareille à un rayon de lune rouge, sillonna l'obscurité de la mer, et, m'étant tourné rapidement, je vis qu'elle venait d'un jet de flamme sortant de la grande écoutille que deux matelots, pour un motif ou pour un autre, avaient en ce moment ouverte en partie.

Dans l'état de faiblesse où j'étais encore, l'effroi causé par cette flamme, car je pensais aussitôt aux barils de poudre à bord, me paralysa entiè-

rement, quelques instants, et je serais tombé sur le pont, si par instinct je n'avais saisi le bastingage. Le cri : " Au feu ! au feu ! " le plus terrible qu'on puisse entendre en mer, retentit sur le navire. On court, on s'empresse de tous côtés. Ce bruit effrayant m'avait tellement agité et saisi, qu'au milieu des cris confus et du désordre des matelots, je pouvais à peine distinguer la taille imposante du capitaine. Mais il venait de sauter sur le pont, avait imposé silence, son porte-voix en main, et commandé de fermer l'écoutille en feu. Cet ordre promptement exécuté il descendit dans le gaillard d'avant. Les deux ou trois minutes de son absence nous parurent un siècle. Tout le monde était si bien persuadé que notre salut dépendait de son jugement et de sa fermeté, que pas un mot, pas un signe même ne fût échangé jusqu'à son retour. Il reparut enfin, noirci par le feu, et traînant ce qui semblait un cadavre entre ses bras. Il jeta son fardeau sur le pont, et, s'approchant vivement de Hawkins, lui dit à voix basse :

" Courez en bas, éveillez les passagers et apportez-moi les pistolets de ma cabine. Vite ! vite ! la perte d'un moment suffit pour nous entraîner dans l'abîme."

ZIP.

(La fin au prochain numéro.)

MENU CANADIEN

préparé spécialement par VICTOR pour le *Journal du Dimanche.*

- Purée tomates,
- Saumon sauce verte,
- Gigot catalane,
- Salade,
- Choux-fleurs sauce au beurre,
- Pommes de terre nouvelles,
- Entremet,
- Soufflé vanille,
- Fruits—Fromage—Café.

RECETTE DU GIGOT CATALANE.

Faire blanchir et bouillir une bonne quantité de gousses d'ail à mi-cuisson; jeter l'eau et remettre une eau nouvelle, faire bouillir jusqu'à ce que l'ail soit bien amolli.

On fait revenir un gigot à moitié sa cuisson complète. Au moment de servir, on dispose l'ail au fond d'un plat et on l'arrose avec du jus de citron. On place le gigot sur l'ail et on l'entoure de rondelles de citron.

VICTOR OLLIVON,
Caterer.

Restaurant : 147 Rue St-Jacques.

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

LES LITS ET LEUR HYGIENE

Le meuble capital d'une chambre à coucher, c'est le lit.

Parmi les avantages que le progrès moderne a réalisés, on peut citer la substitution du fer au bois. Le lit de fer permet à l'air de circuler plus librement et préserve des parasites.

Nous n'avons rien à dire de l'horrible paille, qui disparaît presque partout et avec juste valeur.

Le lit de plume tend à disparaître aussi.

C'est certainement le lit le plus anti-hygiénique que l'on puisse rêver.

Le sommier élastique est aujourd'hui presque universellement adopté; il est plus propre, plus aéré, et conserve sa forme aussi parfaitement que possible.

Aujourd'hui, le crin, la laine et certaines substances végétales servent à confectionner les matelas. On doit donner la préférence au crin, qui se résout moins en poussière et s'imprègne moins des miasmes.

Mérot, dans un article d'un dictionnaire de médecine, a donné, sur l'entretien des matelas, d'excellents conseils dont les ménagères peuvent faire leur profit.

" Les matelas, dit-il, demandent pour la santé un entretien presque continu, réclamé aussi par l'économie. On devrait, chaque matin, avant de faire le lit, les exposer quelques heures à l'air; cette simple précaution éviterait bien des inconvénients qui résultent de son oubli et dont le moindre est l'odeur désagréable que le lit et la chambre conservent. Tous les ans il faut faire rebattre le matelas et lessiver la toile; mais cette opération mériterait d'être faite avec plus de soin qu'on y en apporte ordinairement. On devrait, après avoir cardé la laine, la maintenir exposée plusieurs jours au grand air pour laisser échapper les miasmes et les odeurs qu'elle contient, au lieu de la replacer de suite dans la toile.

Toute les laines devraient être battues à la baguette avant le cardage. Enfin, les matelas de trop vieille laine pelotonnée doivent être mis au rebut, parce qu'ils ne font que des galettes informes et dures.

Les oreillers de plume doivent être bannis comme les matelas de plume, au nom de l'hygiène; nous en dirons autant des édredons et pour les mêmes raisons, c'est-à-dire à cause de l'aptitude de la plume, comme de la laine à s'imprégner de miasmes contagieux.

Les couvertures doivent être légères. Elles doivent réchauffer sans accabler par leur poids.

Les draps du lit sont en toile ou en coton.

Les premiers sont préférables pour l'été et l'on doit user des seconds pour l'hiver. Avons-nous besoin de dire que la première qualité des draps, c'est d'être propres ?

UN VIEUX MEDECIN.

LE TOUT MONTRÉAL.

M. L. P. Hébert, le sculpteur canadien bien connu, a été chargé de faire la statue de Laviolette que l'on doit ériger à Trois-Rivières à l'occasion du 250^e anniversaire de la fondation de cette ville, le 4 juillet prochain.

Le monument sera placé au Platon et dominera une partie de la ville.

Le piédestal seul sera prêt pour le jour de la fête, et la statue sera inaugurée probablement l'an prochain à la St-Jean-Baptiste. Le piédestal en pierre taillée aura 14 pieds de haut et 9 de diamètre, à la base. La statue en stuc, aura sept pieds.

Le steamer-yacht *Nubienne*, à M. E. Blanc, va entreprendre un voyage qui marquera dans les annales du yachting français.

Ce yacht doit quitter le Havre le 22 juin pour se rendre directement au Canada. M. Blanc aura pour compagnons de voyage M. Paul Saunière, M. Clerc, du journal le *Yacht*, et M. Fonade, le propriétaire de l'*Eva*.

La *Nubienne* touchera à Cuba et à Montréal où les voyageurs débarqueront pour aller visiter le Niaga-

ra et les lacs; pendant ce temps, le yacht ira les attendre à New-York ou à New-Port, où s'effectuera l'embarquement pour revenir en France.

Un journaliste de Paris, M. de la Brière, dont l'Académie française couronnait récemment un charmant livre sur *Madame de Sévigné en Bretagne* vient de commencer dans la *Gazette de France* une histoire anecdotique des principaux cercles de Paris.

C'est le cercle de l'Union qui ouvre la série. Nous détachons de cette étude très fine et très pittoresque un joli portrait de M. le général de Charette :

Vous connaissez l'homme, un type accompli de distinction militaire et franche, une exubérance de vie, sympathique et séduisante, qui vous entraîne et vous subjugue.

Il ne cause pas, il charme; il n'y a dans ce qu'il raconte ni art, ni prétention, mais comme il vous hache brillamment son récit! comme il vous jette le tableau, l'idée, avec puissance et vérité.

Un jour, comme il revenait de son voyage triomphal au Canada, et disait l'accueil royal que lui avait fait la petite France.

—Vous répondez aux discours? lui demanda-t-on.

—Ma foi oui; comme Gambetta: à table, dans les écoles, aux balcons des hôtels, sur le quai des gares... mais, *per bacco*, mes enfants, quels discours! cela n'avait ni queue ni tête! J'oubliais ce que j'avais préparé, je barbotais, positivement... Eh bien! ma parole! Je ne sais comment cela se faisait, mais j'avais beau tout embrouiller, le monde pleurait... Et moi aussi!"

Question.

Combien il y aura-t-il de personnes blessées pendant les fêtes par suite d'explosions de pétards, fusées et autres appareils pyrotechniques?

Du *Courrier de St. Hyacinthe.*

Journal du Dimanche Illustré—Nous avons reçu le magnifique numéro illustré que notre entreprenant confrère du *Journal du Dimanche*, M. E. Dansereau vient de publier à l'occasion du cinquantenaire de la Société St. Jean-Baptiste, à Montréal.

C'est une magnifique publication d'une vingtaine de pages où la plume et le burin se disputent hardiment la palme du beau et du fini.

À côté, en effet, des pages attrayantes signées par les rois de notre littérature, Sulte, Fréchette, Bellemare, Chapman, Taché, Royal, Lusignan, Chauveau Poisson, Reade, L'Espérance, le graveur a fait revivre les faits les plus héroïques ou les plus suaves de notre histoire et a esquissé les grands traits de la célébration du cinquantenaire à Montréal.

Enfin, tout est à lire et relire, à voir et revoir dans cette œuvre, et nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de se procurer le numéro illustré du *Journal du Dimanche*.

Les billets de passage sur la ligne Allan, pour ceux qui vont en Angleterre dans le but de faire des achats, seront à l'avenir, de \$60, première cabine et \$110 aller et retour.

La princesse Louise travaille actuellement, dit le *Truth* de Londres, à une statue de la reine qui sera placée dans la cathédrale de Leichfield.

La colonie canadienne, à Paris, a dû fêter le

24 juin le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Association St. Jean-Baptiste.

* **

La vente du numéro spécial du *Journal du Dimanche illustré*, le seul journal officielle de la St. Jean-Baptiste a dépassé toutes nos espérances. Chacun veut conserver ce beau souvenir de notre fête et l'envoyer aux parents et aux amis absents. Adresser les demandes au siège de l'administration : 43 Rue St. Gabriel Montréal, ou pour la vente en gros à l'agence canadienne de livraison et d'expédition, Rue Notre-Dame. Bureaux du *Monde*, en face l'Hôtel de Ville.

* **

Vendredi soir, 20 courant, on fêta chez M. Joseph Duhamel le 25ème anniversaire du mariage de ce distingué concitoyen. Mr. Geoffrion, au nom des personnes présentes, a offert à M. Duhamel un magnifique cadeau sous la forme d'un surtout de table de grande valeur.

M. Louis Fréchette lut ensuite le sonnet suivant adressé à Mme Duhamel :

Au mois de mai, doux mois où fleurit la cerise,
Dans les bosquets tout blancs où l'on s'est attardé,
On hume les parfums vernal, et l'on se grise
Dans un flot virginal d'effluve débordé.

Le temps passe ; et, plus tard, l'on voit avec surprise,
Sur un rameau pliant, de soleil inondé,
Le fruit lourd et vermeil, que caresse la brise,
Briller robuste et mûr sur l'arbre fécondé.

Madame bénissons le ciel ; la vie humaine
Est comme la nature : un bon ange ramène
Par un autre chemin le bonheur qui s'enfuit.

Tous les espoirs joyeux ici-bas ont leur place ;
Et Dieu, qui veut toujours qu'on soit heureux, rem-
place
L'arôme de la fleur par la saveur du fruit,

Voici la liste des souscripteurs :

E. A. Généreux, Hon. R. Thibaudeau, C. A. Geoffrion, H. B. Rainville, G. A. Drolet, R. Préfontaine, L. J. Lajoie, H. Beaugrand, L. Fréchon, Dr. Cormier, A. Bruneau, C. P. Vallée, Hon. juge Rainville, A. Lamarche, Hon. juge Dugas, Dr. Lachapelle, J. M. Dufresne, Hon. A. Lacoste, G. W. Stephens, député, H. Roy, D. Trestler, J. E. Robidoux, député, F. R. Marceau, C. O. Perrault, A. Ouimet, député, L. S. Olivier, L. W. Sicotte, A. Gagnon, H. E. Parent, Jas. McShane, député, Louis Fréchette, Ernest Lavigne, Hon. H. Mercier, John Ostell, H. M. Perrault, Damasse Masson, et M. Wattier.

Voici la liste des dames présentes :

Mmes Geoffrion, Thibaudeau, Fréchette, McShane, Lamarche, Olivier, Vallée, Fréchon, Cormier, Généreux, H. M. Renault, Wattier, Desjardins, de Boston, Robidoux, Mercier, Lajoie, et Mlle Sicotte.

La musique du 65ème a fait entendre les plus jolis morceaux de son répertoire ; le plus parfait entrain n'a cessé de régner dans cette charmante réunion et ce n'est qu'à une heure avancée que l'on s'est séparé.

* **

Nous venons de recevoir le nouveau volume de M. Alphonse Lusignan : *Coups d'œil et coups de plume*. Nous le lirons et en donnerons un compte rendu dans notre prochain numéro.

* **

Mr. L. D. Duvernais est l'éditeur d'une charmante carte photographique représentant l'arbre généalogique des présidents et chapelains de l'Association

St. Jean-Baptiste de Montréal. Cette carte devrait se trouver dans toutes nos familles canadiennes ; elle est en vente chez MM. Chapelau et Labelle, libraires, rue Notre-Dame.

LE COIN POUR RIRE.

Le mot grec pour *fricassée* contient 217 lettres, une pour chaque ingrédient qui entre dans ce plat si cher aux maîtresses de pension !

* **

Un très joli mot de Bébé.

Son grand-père le tient sur ses genoux et lui fait lire un livre à images.

Bébé (*lisant*). — L'eau de la ri-vière est dou-ce.

Le Grand-Père. — Très bien, continue.

Bébé (*poursuivant*). — L'eau de la mer est sa-lée... dis donc, grand-père, l'eau de la mer est salée... c'est-y parce qu'il y a des morues dedans ?

* **

Un autre mot de Bébé.

Sa maman veut lui enseigner la politesse et elle lui demande :

— Qu'est-ce qu'on dit quand on vous donne du bonbon ?

— Encore ! répond le bébé !

NOTRE FETE NATIONALE.

Soldats, je suis content de vous ! disait le grand empereur à ses braves à la fin d'une journée glorieuse ; nous pourrions dire : Canadiens soyons fiers de nous car nous venons de vaincre, et notre victoire a été complète !

La messe en plein air, avec les grondements du canon au *Sanctus*, a laissé une impression de grandeur que personne n'oubliera jamais ; la procession avec tous les chars allégoriques parmi lesquels on remarquait surtout celui du *Club des Trappeurs* a enthousiasmé la foule et donné aux étrangers une haute idée de notre bon goût. Mais le spectacle le plus féerique a été, sans contredit, fourni par la cavalcade historique. Quelle richesse ! quelle magnificence ! ces chevaliers, ces pages, ces hérauts d'armes formaient un ensemble qui fascinait la foule. Le roi magnifiquement costumé, bien en selle sur son palefroi, avait un air de noblesse et de grandeur qui a séduit tout le monde, il fallait le voir avec sa couronne d'or et son beau manteau royal saluer ses fidèles sujets qui l'acclamaient.

Tout le reste de la fête a réussi dans les mêmes proportions et le succès est complet. Honneur aux gens de cœur et de dévouement qui ont organisé cette célébration, honneur aux dévoués auxiliaires qui ont travaillé à sa réussite, honneur à nous autres, Canadiens, qui savons fait retentir aux quatre coins du monde le nom de notre patrie !

COURRIER DES THÉÂTRES

La semaine qui vient de s'écouler a fait couler le Pactole dans la caisse de M. Roland, G. I. Barnett, le directeur du *Crystal Palace Opera House*. La salle a été comble tous les soirs. Nous félicitons les artistes et la direction de leur légitime succès.

Le Courrier de Lyon

Les membres du nouveau *cerce artistique Franco-Canadien* ont remporté mardi soir une brillante victoire à l'*Académie de Musique*. *Le Cou-*

rier de Lyon a été enlevé par ces débutants avec un brio et une science de la scène que l'on n'était pas en droit d'attendre d'eux. Le deuxième tableau *L'attaque de la malle-poste* a produit un très grand effet ; la scène de la *Malédiction* au 5ème tableau supérieurement jouée par MM. Victor et Edmond Templé a transporté la salle et valu à ces deux artistes un rappel bien mérité. M. George Templé a récité d'une manière exquise une jolie poésie de circonstance qui a fait acclamer le nom de l'auteur : M. Alphonse Christin.

Mlle H. De Montigny dans le rôle de *Julie Lesurques* et Madame Granger dans celui de *Jeanne* ont été fort applaudies. M. P. E. Tremblay est un *Chopart* de première force et M. O'Reilly nous a fait bien plaisir dans le rôle de *Courtole*. Un parfait juge d'instruction c'est bien M. Damas Ravaux, cet amateur joue en véritable acteur. M. René Ravaux, *Duher*, a dû faire rêver bien des jeunes cœurs, on ne peut être un plus délicieux amoureux ; M. George Templé nous a donné un *Joliquet* bien amusant et fort étudié. Nos compliments aux autres artistes : MM. Côté, Erement, J. et A. Valeur H. Girard, Rabat, — agent de police qui connaît bien son métier, G. Laudaens, Edmond, etc. pour l'habileté et le savoir qu'ils ont su montrer dans leurs rôles respectifs.

Nos amateurs ont joué devant un public nombreux et choisi et doivent être fiers du succès qu'ils ont obtenu. Nous espérons bien avoir, sous peu, le plaisir de les voir dans un autre de ces beaux drames que nous aimons tous.

LE MONSIEUR AU MONOCLE.

MODES DU JOUR.

Le grand jour ou plutôt les grands jours approchent et nos couturières sont littéralement sur les dents. La semaine prochaine verra éclore nombre de toilettes nouvelles qui, il faut l'espérer, nous dédommageront un peu de la quantité de costumes noirs que l'on voit depuis trop longtemps dans les rues de Montréal.

Le noir a du bon, mais il ne faut pas en abuser, il ne faut pas surtout, aux jours de soleil, en faire la couleur dominante du costume. Nous n'avons, en fait d'étoffes convenables de la saison, que l'embaras du choix ; les voiles, les siciliennes, les limousines rayées, les soies légères etc. etc. aux couleurs si brillantes sont de beaucoup préférables, en ce moment, à la plus belle des étoffes noires. Les tissus dont je viens de parler habillent bien et ont l'extrême avantage de peu se salir à la poussière.

Le voile, par exemple, peut faire de très jolies robes habillées. Les costumes dans lesquels on l'emploie doivent être assez courts, à jupes plissées dans toute leur hauteur, ornées en bas d'un ruban et ourlées d'une dentelle ; les tuniques sont drapées et agrémentées de rubans et de dentelles et, les corsages drapés en statue sont également garnis de rubans. Ces costumes très jolis, légers, habillent bien et sont très à la mode sans être trop voyants. Ce qu'il faut surtout rechercher dans ces costumes d'été c'est l'harmonie des couleurs, les tons heurtés et tranchants fatiguent l'œil à cette époque de soleil et de chaleur. Ainsi les tons mousse devront être garnis de rubans réséda ou mordorés ; les gris, de tons assortis ; les lilas, de mauve etc. etc.

En fait de vêtement, il faut annoncer, en ce moment, à tout ce qui n'est pas soie ou dentelle ; la robe de voile s'accommode fort bien d'un rien quelconque jeté sur les épaules, pourvu qu'il s'arrête à la taille, afin de dégager le pouf et qu'il soit richement garni de jais ou de chenille ; je recommanderai le tulle perlé ou la gaze de soie brochée, assez difficile à trouver à Montréal, je le sais, mais qu'au besoin on peut remplacer par de la gaze brochée en petite chenille.

J'ai également vu chez une de nos grandes modistes, des costumes de bains très élégants, trop élégants, car je ne comprends pas qu'une femme aus-

si belle qu'elle puisse être, s'oublie au point de chercher à attirer sur elle, les yeux de la galerie, alors qu'elle est presque sans protection. Je ne voulais pas parler de ces costumes pour lesquels il ne doit pas y avoir d'autres modes que celles indiquées par la décence et la pudeur ; mais j'ai cru de mon devoir de protester contre des tendances qui ne peuvent nous être profitables en rien. J'ai vu entre autres choses un costume de bains au corsage baleiné, renforcé en dedans et, malgré cela, garni au dehors de la façon la plus voyante. En considérant cette insanité de vieille coquette, j'ai compris pourquoi l'on disait " un mensonge sans pudeur " et je me suis promis de dénoncer le fait pour enrayer, si possible, cette coutume ridicule des costumes de bains à falbalas et à baleines.

Une autre coutume, qui n'est ni belle ni nouvelle, puisqu'elle date de deux ans, c'est celle des voilettes rouges. La voilette! ses beaux jours sont passés; anciennement c'était un chef-d'œuvre de dentelle ou d'appliqué; aujourd'hui c'est un chiffon de tulle. Anciennement on en jouait comme de l'éventail, on lui faisait dire tout ce que l'on voulait, on combinait savamment les plis légers de l'étoffe, on savait faire rendre des effets d'élégance à la couleur, quoique le noir et le blanc fussent seuls permis. Aujourd'hui qu'avons nous fait de cette adorable voilette? un misérable masque qui ne cache aucun de nos défauts et qui ne montre aucune de nos beautés. Je n'aime pas la voilette même la plus légère pour la jeune fille; la jeunesse doit se contenter des voiles en gaze qui la garantissent du soleil, alors que la voilette ne lui offre aucune protection. Mais si, contrairement à mon avis, on préfère la voilette au voile il ne faut sous aucun prétexte la porter de couleur voyante. Le tulle rouge, par exemple, donne un aspect bizarre au visage, qu'il coupe en deux d'une manière ridicule; puis cette mode qui pouvait avoir quelque chose de piquant au début alors que quelques excentriques se permettaient seules de la suivre, est devenue laide en devenant commune. Les plus jolies de toutes les voilettes, celles qui sont les plus gracieuses et les plus seyantes, et si j'osais je dirais les plus avantageuses à la figure, sont celles en tulle noir ou blanc à pois; les femmes les moins favorisées par la nature lorsqu'elles savent mettre leur voilette paraissent jolies sous cette étoffe mouchetée.

En chapeaux, il n'y a pas grand chose de nouveau en fait de formes. En Europe on s'est vite lassé de ces chapeaux, hauts de calotte et plats de bords; on est revenu à des formes sinon plus gracieuses tout au moins plus faciles à porter. Ainsi les bords sont plus rabattus sur les côtés et se relèvent en pointe, forme ogive, sur le devant, tout en laissant par derrière une place pour le chignon. Le chapeau que j'ai vu à la Kermesse et dont j'ai parlé il y a quelques temps était donc de la dernière mode. La forme fer à cheval est également très portée surtout parce qu'elle permet de garnir l'intérieur d'un fin coulé de crêpe de couleur que l'on peut assortir au ton de la toilette et produire ainsi des effets très jolis. Quant aux pailles on abandonne les fines pour revenir aux grosses qui sont certainement d'un effet plus agréable à l'œil et supportent des garnitures plus fantaisistes. Pour ces garnitures la plume est légèrement délaissée pour les fleurs et les fruits, surtout pour ces derniers. Les fruits font un effet charmant sur les chapeaux lorsqu'on ne tombe pas dans le ridicule et qu'on reste dans les fruits, petits de formes, et de couleurs bien tranchantes. Une autre mode, toute nouvelle celle-là, consiste à garnir simplement les chapeaux grosse paille de foulards en soie de couleurs changeantes et sur les coins desquels sont des sujets imprimés ou peints, ce qui est plus élégant, représentant un sujet quelconque: cavalier, fer à cheval, casques, animaux etc.

Avec ces foulards on chiffonne un nœud qui emprunte les formes les plus variées et les plus enlevées et s'attache au chapeau par de grandes épingles dorées, dites de blanchisseuse.

Ce nœud n'a pas grande importance et pourtant comme il demande à être coquettement disposé! Allez voir, s'il en est temps encore ceux qui ont été importés par Messrs. Boisseau et frères et vous comprendrez ce qu'une modiste peut communiquer d'élégance et de charme séducteur à un simple nœud, lorsqu'elle possède l'habileté requise pour atteindre le but désiré.

PÉPIA.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

CHATEAUX EN ESPAGNE.

(Suite.)

Et, caressant de la main la tête du Linot :

—Allons, mon vieil ami, ajouta-t-il mélancoliquement, rentrons à la Chênaie. Il n'y a plus que Dieu qui puisse nous sauver.

Le Linot avait fait un mouvement comme s'il eût essayé de comprendre. Mais le curé ne prit point garde à ce signe d'intelligence. Il talonna le baudet pour activer sa marche. Aussi le Linot arrêta-t-il le cours de ses commentaires pour prendre machinalement un pas grave et pesant.

A vrai dire, l'abbé ne s'apercevait point de l'allure de sa bête; il était trop absorbé, et les pensées qui assiégeaient son cerveau le détachaient complètement de ce qui se passait autour de lui. Il laissait le Linot aller devant lui, et le brave animal suivait son chemin sans savoir où on le conduisait. Parvenu à une bifurcation, il hésita un moment, attendant que son cavalier le guidât. Mais, voyant qu'on ne lui disait rien, il prit au hasard une des deux routes qui se réunissaient en cet endroit.

Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il n'était pas venu par là à son arrivée à Salamanque. En effet, au lieu de suivre la chaussée comme alors, il s'engageait dans un sentier étroit et tortueux, sillonné dans toute sa longueur par les ornières qu'y avaient pratiquées les voitures et les instruments de labour.

Cependant, comme le choix qu'avait fait l'aliboron, abandonné à son jugement personnel, n'avait point été contrarié par son maître, ils allaient tout deux de l'avant, l'un portant l'autre, l'âne fier de sa sagacité, le cavalier indifférent ou trop préoccupé pour le corriger de sa fatuité.

Le vrai était que le curé poursuivait tout haut ses réflexions et se livrait à un monologue où les idées se pressaient sans suite.

—Un père ne pas sauver son fils! Impossible... Et Marie... Non... j'irai, je parlerai.. Pauvre petite... Il faudra bien qu'il finisse par m'écouter... Ah! si Dieu... J'ai été trop sévère, je serai humble... Ce départ la tuera... Non... non.....

Parfois il s'interrompait quand il lui semblait que l'âne n'avancait pas, et alors il le labourait de coups de talons ou se servait du grand parapluie rouge en guise de cravache.

Le Linot n'y entendait plus rien. Il n'était pas accoutumé à l'aiguillon. On l'avait trop laissé courir à grand'erre, lui lâchant la bride sur le cou, pour que ce brusque changement de régime ne bouleversât point toutes ses idées de bêtes asine. Il hochait la tête avec humeur, comme s'il eût voulu dire :

—Mon cavalier oublie que je suis vieux comme lui, qu'il pèse un peu plus qu'une plume, que nous montons une côte et que mes pauvres os n'en peuvent plus.

Réflexions injustes, après tout, car l'abbé disait de temps à autre :

—Va donc, Linot, va donc, mon pauvre vieux, un peu de courage, c'est sans doute le dernier voyage que nous faisons ensemble.

Il est vrai que ces paroles n'étaient pas assez accentuées pour que le grison en saisisse l'exacte signification, attendu que l'abbé accompagnait ses exhortations de raisons démonstratives, tirait sur la bride, faisait manœuvrer alternativement le parapluie et les talons, et négligeait de mettre d'accord la vivacité de ses gestes avec la douceur de sa voix.

Au bout de quelque temps, le cavalier, arraché malgré lui à sa rêverie, promena un regard étonné sur le site environnant.

—Je ne connais point cette route, dit-il. Le Linot se sera trompé. Réparons sa distraction et la mienne, et revenons sur nos pas.

En parlant ainsi, il avait obligé l'âne à faire volte-face. Mais quelle ne fut point sa perplexité quand il se vit, peu d'instant après, dans un carrefour où débouchaient trois routes allant en sens divers. Ce carrefour, le Linot l'avait traversé sans s'arrêter, quelques minutes auparavant.

—Voici qui devient grave, dit l'abbé. Par où prendre maintenant? Je ne puis être loin de la Chênaie; mais le temps est précieux et j'ai hâte de rentrer. Mes forces s'épuisent. A mon âge, on ne passe point impunément une nuit blanche.

Le vieillard oubliait surtout qu'il n'avait rien pris depuis trente-six heures. Après quelque indécision, il se signa et fit entrer le Linot dans le chemin qui, d'après tous les indices, devait conduire directement à la Chênaie; un quart d'heure de marche lui suffit pour le convaincre de son erreur. En même temps, il lui parut que le Linot, probablement aussi persuadé que lui-même de la méprise, faisait mine de ne pas vouloir avancer.

—C'est étrange, se dit-il en se passant trois ou quatre fois les mains sur les yeux, on dirait que ma vue se trouble. Tout à l'heure je croyais que les branches de cet arbre allaient me raser la tête, et maintenant je constate que l'arbre est à dix pieds de moi; mes paupières tremblotent, mes oreilles bourdonnent, mes jambes sont gourdes. Bah! ce n'est qu'un peu de faiblesse, cela passera.

Et faisant un effort sur lui-même, il fouetta de son parapluie le pauvre âne qui doubla le pas.

—Décidément, reprit le vieillard quelques minutes après, je ne me sens pas bien, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je ne vois pas d'habitation aux alentours. Mon Dieu! s'il allait m'arriver quelque malheur dans cette solitude.

L'abbé murmura une prière, espérant, grâce au ciel, recouvrer ses forces. S'il eût pu en ce moment se regarder dans une glace, il eût été épouvanté de sa pâleur. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front. Ses yeux étaient humides et ses lèvres décolorées. Son corps, cédant au poids de l'accablement, se courbait sur le cou de l'âne, et ses mains, qui avaient laissé tomber les rênes, battaient le vide, comme s'il eût perdu l'équilibre.

Tout à coup il poussa un cri :

—Ah! mon Dieu.

Il avait fermé les yeux et s'était abattu comme une masse sur le sol rugueux et dur. En tombant, il avait heurté une pierre et s'était fait au front une profonde blessure, d'où le sang coulait à flots.

Le Linot s'était arrêté court. On eût dit qu'il était navré. Son regard mélancolique se fixait sur le corps inerte de son maître. Il avança la tête, et promenant sa large langue sur la plaie béante, il lécha le sang.

Passant alors avec précaution par-dessus

l'abbé, il partit dans la direction de la Chênaie, guidé en quelque sorte par sa raison autant que par son instinct.

Une demi-heure s'écoula. Le vieillard demeurait étendu sur le sol, privé de connaissance.

Peu à peu cependant il recouvra ses sens, son corps eut un tressaillement, ses yeux s'ouvrirent, il regarda autour de lui. Puis, portant la main à son front où il sentait une cuisante douleur, il s'aperçut qu'il était couvert de sang.

—Mon Dieu! se dit-il avec terreur, que vais-je devenir?

Il voulut se dresser sur son séant; il n'y put parvenir.

Il réussit toutefois à arracher une poignée d'herbes qu'il appliqua sur sa blessure.

La situation était cruelle. Mais le prêtre, soutenu par sa foi en Dieu, ne se laissait point aller au désespoir.

A ce moment, il perçut l'écho lointain d'une voix d'homme. Il fit un nouvel effort et, appuyant avec énergie ses deux mains sur le sol, il se souleva à demi.

Quelques minutes se passèrent. La même voix se fit entendre une seconde fois, mais plus proche et plus distincte.

C'était sans doute quelque voiturier, montagnard ou pâtre qui traversait la vallée.

C'était dans tous les cas, un secours inespéré, évidemment envoyé de Dieu, et dont l'abbé comprit qu'il avait à faire aussi rapidement que possible son profit.

Aussi rassembla-t-il toutes ses forces, et portant ses deux mains à la bouche comme pour figurer une anche :

—Au secours! cria-t-il, au secours! Par ici! Le bruit avait cessé.

Il était manifeste que les cris de l'abbé Juan avaient été entendus.

En pareille circonstance chaque minute compte pour un siècle.

Bientôt les aboiements d'un chien résonnèrent à une certaine distance.

—Merci, mon Dieu! s'écria l'abbé. On m'a entendu, Par ici! par ici!

Cherche, Taco, cherche, répondit une voix qui partait d'un bosquet à trois cents pas de l'ornière où gisait le curé.

Les branches d'arbres s'écartèrent, et la tête d'un énorme molosse des montagnes apparut dans l'encadrement formé par le feuillage.

Derrière le chien venait un homme d'une quarantaine d'années, au visage pâle, à l'air franc et bon. Il portait un costume de chasseur: culotte de peau de chèvre sans couture, veston de drap de Ségovie, gilet brodé, chapeau de feutre, chaussures en peau de loup.

Il avait un fusil sur l'épaule, et en bandoulière une courroie qui retenait une gourde.

C'était un de ces braconniers qui défient l'adresse et la vigilance des gardes-chasse et qui, accoutumés au péril, risquent vingt fois par jour leur vie pour prendre au collet un lièvre ou tuer une perdrix dans un champ réservé.

Le chien, compagnon inséparable de son maître, toujours l'œil au guet comme lui, baltait la plaine et la montagne, flairant de loin le danger et aussi sûr de la présence d'un homme à une lieue à la ronde qu'il l'était d'un terrier ou d'un gîte.

La tête dressée, le nez au vent, il était tombé en arrêt.

—Pille, Taco, pille, dit le chasseur à mi-voix.

D'un bond, il eut franchi la distance qui le séparait du sentier où gisait l'abbé Juan. Le chasseur l'avait suivi de près.

Aux allées et venues du chien, à ses démonstrations d'inquiétude, il n'était pas difficile de reconnaître qu'il se trouvait sur la piste. S'agis-

sait-il d'un ennemi? Ou bien fallait-il au lieu de se mettre en garde contre une attaque, se disposer à porter secours?

Le contrebandier était trop habitué à la pantomime de Taco pour demeurer longtemps dans l'incertitude. D'ailleurs, un gémissement accompagné d'un cri de détresse lui prouva bientôt qu'il n'avait à redouter aucune embûche.

—Passe derrière, Taco, commanda le chasseur.

Le chien obéit. Un nouveau cri, plus lamentable mais plus étouffé que le premier, se fit entendre.

Quelques instant après, le contrebandier découvrait le corps ensanglanté du prêtre.

Il poussa une exclamation et, se penchant sur le blessé, il le souleva des deux mains après avoir jeté son fusil.

Le curé ouvrit lentement les yeux et les tint attachés sur son sauveur.

—Aidez-moi, dit-il d'une voix expirante. Je perds tout mon sang.

—Qui vous a mis dans cette état? Quelque malfaiteur sans doute?

—Non.

—Vous avez fait une chute?

—Oui.

—Vous étiez seul?

—Oui, avec mon âne.

—Où est-il?

—Je ne sais. Secourez-moi. Je me sens mourir.

—Voyons d'abord où vous êtes blessé.

Le curé porta la main à son front.

Le chasseur avait fait passer la courroie pardessus sa tête. Il déboucha sa gourde et, tirant de sa poche un mouchoir, y versa quelques gouttes de vin et se mit en devoir de laver la blessure.

—Ce n'est rien, dit-il au bout d'un instant.

Et, sans autre commentaire, il arracha quelques herbes qui poussaient à sa portée, les étendit sur le front du patient, et recouvrit le tout de son mouchoir.

—De la sorte, ajouta-t-il, nous arrêterons l'hémorragie, et il n'y aura plus qu'à attendre que la plaie se cicatrise.

Puis, approchant la gourde des lèvres de l'abbé :

—Buvez, monsieur le curé, dit-il, le vin ranime.

Le vieillard essaya de se soutenir, mais il était si faible que sa tête retomba lourdement sur les bras du chasseur.

—Etes-vous loin de chez vous? demanda celui-ci.

—Je l'ignore.

—Où alliez-vous?

—A la Chênaie.

—Alors vous êtes l'abbé Juan?

—Vous me connaissez?

—Qui ne connaît dans la montagne, à vingt lieues à la ronde, celui que l'on a si justement surnommé le père des pauvres?

—Je fais mon devoir... mais... de grâce... portez-moi... comme vous le pouvez... au village...

—Ma cabane n'est pas loin, monsieur l'abbé.

Et, soulevant le corps débile du vieillard, le robuste montagnard l'emporta comme il eût fait d'un enfant.

Il marcha ainsi pendant une heure, sans s'apercevoir du poids de son fardeau.

Enfin il atteignit un bouquet de pins, où se cachait sa modeste habitation.

Une femme, entourée de trois petits enfants, était assise sur le seuil de la porte et filait.

De si loin que les enfants aperçurent leur père, ils coururent à lui, le plus petit se trainant sur les genoux et les mains. Mais quand ils

virent qu'il n'était pas seul, ils reculèrent, interdits.

Le chasseur avait appelé sa femme :

—Tonia, prépare la chambre et le lit.

Tonia n'avait pas besoin d'autres explications. Elle disparut dans la maison.

Le mari la suivit, tenant toujours le vieillard dans ses bras.

Les enfants restaient sur le pas de la porte, la bouche béante.

XVIII

LE RETOUR.

Quelques heures de repos et un déjeuner substantiel suffirent pour reconforter le vieillard. Pressé de se retrouver parmi les siens, et inquiet du sort de Diégo, il décida le contrebandier, malgré les objections de la brave Tonia, à le conduire sans retard à la Chênaie.

—Monsieur l'abbé a raison, dit la femme à bout d'arguments, notre hospitalité, si cordiale soit-elle, ne saurait compenser ses alarmes. Va donc, Jayme, et prie le voisin Anastase de nous prêter sa mule. Il a le cœur bon et ne te refusera pas ce service.

Jayme ne connaissait au monde qu'un maître: c'était sa femme Tonia. De tout autre qu'elle un ordre l'eût révolté; d'elle au contraire chaque parole était un commandement, accepté sans réplique et exécuté sans délai.

Quelques minutes plus tard, Jayme, qui était allé frapper chez le voisin, rentrait accompagné de Taco, dont les bonds joyeux menaçaient de renverser tables et chaises.

—Anastase nous attend dehors, dit-il en prenant un fusil. Nous partons, puisque vous le voulez, monsieur l'abbé. Au revoir. Tonia, ne m'attends pas. Je me dépêcherai de revenir. Au retour je te rapporterai une palombe.

Tonia avait les larmes aux yeux en voyant partir le vieillard qu'elle conduisit jusqu'à la porte, tandis qu'il s'appuyait sur l'épaule de l'excellente femme.

—Au revoir, dit l'abbé très ému lui-même, je n'oublierai point les soins et les témoignages d'amitié que j'ai reçus de vous.

Et caressant de la main la tête de l'un des enfants :

—Vous me l'amènerez au presbytère, dit-il, je l'élèverai et l'instruirai.

—Merci, monsieur le curé. Adieu. Bon voyage, soyez prudent.

Le vieillard, aidé de Jayme, s'était juché sur la mule. Anastase avait pris la bride et conduisait la bête pas à pas.

Le contrebandier marchait derrière.

Ils avaient suivi depuis une heure le chemin qui contournait la montagne et conduisait à la Chênaie. quand Jayme, plus accoutumé que ses compagnons à surveiller l'horizon, fit halte tout à coup et, étendant le bras :

—Voyez là-bas! dit-il.

(A continuer.)

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00
6 mois, 1.00
3 mois, 50
Le numéro, 10

Europe, 18 frs

Bureau: 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00
6 mois, 1.00
3 mois, 75
Le numéro, 5

Europe, 18 frs

M. E. DANSEREAU, GERANT